

Le bougainvillier d'Ibiza

NOUVELLE PAR FRANCIS PORNON

Ibiza, température extérieure : 27 degrés centigrades, soleil voilé. Un jeune homme apparaît sur la passerelle, saisi par une bouffée de chaleur humide où flotte une trace de jasmin. La lumière violente sur le macadam fait clore les paupières.

Aéroport banal, hôtesses aussi, cheveux roulés et hanches roulées aussi. Voiture de location, route correcte, quelques arbustes. Je reconnais des pins parasols. Conduire vitre ouverte sans clim. Des parfums et encore des parfums. Ça, pour du dépaysement ! Mais à vingt deux ans, si je débarque à Ibiza, c'est pas pour me dorer sur la plage. Je porte quelque chose sur mon ventre... et dans le cœur.

Après chagrin d'amour et embauches intermittentes, ce garçon était déjà las du monde. Un jour, il monta au grenier de la vieille maison de famille. Une malle ayant appartenu à Hélios, son arrière-grand-père, contenait des vieux vêtements, une lettre, quelques photos jaunies et cornées, une ancienne brochure à couverture bistre : *Les grands cimetières sous la lune**, une affichette : *Les milices us necesitan* (les milices ont besoin de vous), un paquet de billets de banque surannés de la *República española*. Une photo de femme rayonnante, fusil en bandoulière.

Papé, tout ton monde que je connais même pas ! Hélios, mon... quoi déjà ? Bisaïeul ! Le vieux... Tu comptais pas dans la famille, tu les faisais même pas marrer. Pianoter sur le téléphone. L'Espagne, *Frente popular*, guerre civile... Je connais que dalle en Histoire. Mais Papé, les histoires que tu racontais... histoires de quand t'as quitté Barcelone pour venir en France. Tout seul ! T'as refait ta vie, comme on dit.

Dans l'enveloppe, sur du papier bistré, une lettre, signée *Placer*. Datée de Cala San Vicens, le 27 août 1936, les premiers mots en sont : « *Amor mío, Helios querido* ». Lire une lettre adressée à quelqu'un d'autre, même un parent il y a longtemps... C'est moisi, ça, merde !

Hélios, l'arrière-grand-père, il ne l'avait pas connu longtemps, mort quand le petit était encore gamin. Un vieil original, la gueule burinée et les reins cassés, la cigarette au bec, éteinte à cause des poumons. Bien souvent rigolard des conneries du monde, l'accent à coucher dehors, il prétendait bien parler le français. Vieux râleur, va, t'étais si tendre avec moi ! Mais putain, Papé, alors t'avais une amoureuse avant !

D'une écriture ronde, appliquée, la main d'une femme, c'était une lettre passionnée, assurant Hélios de son amour en répétant : « *querido mío* ». Tristan ayant appris l'espagnol, dévorait les mots exprimant aussi la passion de la liberté. Femme amoureuse... et fidèle à sa « mission ». « Je savais à peine écrire que je rédigeais déjà des articles sur les femmes libres... » Soudain pris de remords, le jeune replaça la feuille dans l'enveloppe. Une lettre qui lui en apprenait, des choses. Quelle aventure ! Et quelle chance d'être ainsi aimé... Quelques jours après, le mal du Papé au cœur, plus fort que tout, il a récupéré la lettre pour la ranger dans la banane qu'il ne quitte pas.

Je roule vers le nord de l'île. Des caisses, des camions, des bus... Le soleil rage, c'est bien le Sud. Y en avait marre du gris, du jeu en ligne, enfermé dans la piaule. Envie de vivre, merde ! Et sortir... pour le vieux... pour l'amour. Internet, c'est plein d'arnaques, mais quand même, ça sert. Ibiza en août 1936 ? J'ai tellement lu et relu tout ça, c'est comme si je l'avais vécu !

Mi-août 1936, des républicains s'emparent de Majorque. Une colonne de miliciens républicains anarchistes de Barcelone débarque à Ibiza. Intervention de l'Italie fasciste avec appui d'aviation pour aider les nationalistes. Le « Comte Rossi » ou « Lion de Son Servera » et ses *Dragones de la Muerte*, massacrent à Majorque. Deux groupes de centaines de miliciens anarchistes, venus par mer, forment la colonne « *Cultura y Acción* ». Bombardements à Ibiza, les Républicains décident l'abandon de l'île.

Qu'était allé faire *Placer* à Ibiza dans tout cela ? C'est pour tâcher de le savoir que Tristan roule vers Cala San Vicens. Le tangage du trajet s'étire et sinue parmi les croupes montagneuses arborées de pins. À un détour apparaît la nappe bleu de Prusse de la mer au-dessus du croissant rose de la plage. La vache ! Pays des couleurs. Derrière les immeubles modernes, très blancs, très hauts et très moches, *Placer* n'a pu venir que dans le quartier ancien.

Le jeune trouve sans peine la pension où il a réservé. Sur la maisonnette début de siècle précédant, un bougainvillier luxuriant étale ses rougeurs jusqu'à la terrasse de l'étage. L'établissement est tenu par deux homosexuels d'emblée sympathiques. Le soir, à la fraîche sur la terrasse du bas, on déguste l'anisette et les *tapas*. Ils kiffent pas l'espagnol, Baléares dans l'âme. Mais moi je connais pas leur langue. Ils ont quand même appris l'espagnol à l'école, alors...

Le petit gros descend de l'une des deux républicaines qui ouvrirent jadis la pension. Il ne sait pas grand-chose sur la période où sa grand-mère tenait la maison. Sauf que les années de la guerre furent tragiques. Elles ont dû se cacher dans la montagne pour fuir le massacre par les franquistes. Chez les républicains, étaient venues aussi des « *Mujeres libres* » (femmes libres). Pas les plus tendres, disait-on... Mais elles savaient bien pourquoi elles étaient ici. Elles ont installé un comité antifasciste. Non, on n'a jamais entendu parler d'une *Placer*. C'est si loin, tout ça. 1936, il y a presque un siècle !

D'accord, c'est loin. On pourrait s'en taper. Mais moi, un peu chargé d'anisette, je suis pas venu pour rien. La lettre au chaud dans ma banane. On peut visiter le cimetière ? C'est pas loin, mais faut attendre le jour. J'étouffe la nuit au bord de la mer. Je peux pas fermer l'œil. Les « Femmes libres », c'étaient quoi ? Pas les plus tendres ! Mais elle aimait Hélios, *Placer*, merde ! Les horreurs qui avaient dû se passer. « *Les grands cimetières...* » Sous la lune ou sous le soleil, le sang dans les rues, le sang sur la plage, le sang dans la forêt. *Placer*, pourquoi t'es venue sans Hélios ? Qu'est-ce tu zonais à Cala San Vicens ?

La douche froide a permis au jeune homme de s'endormir enfin. Mais la visite au cimetière ne donne rien. Noms sans rapport ou effacés, tombes sans nom. Les morts de la guerre sont souvent dans des fosses ! concluent les tenanciers. Tristan est bien avancé ! Comment trouver quelqu'un qui ait pu hériter d'un souvenir de *Placer* ? C'est le grand homo, l'efféminé d'apparence, qui lui tape dans le dos. Il connaît une vieille qui a vu les *mujeres libres*.

À la sieste, le soleil crame derrière les persiennes. Je tape « femmes libres » sur mon appareil. Photos de filles resplendissantes sous le drapeau de la FAI (fédération anarchiste internationaliste). Une de Federica Monseny au micro, première femme ministre en Europe. Une affiche de femmes au calot militaire. Des tracts : libéralisation de l'avortement et de la contraception, vote des femmes, légalisation de l'union libre, droit à la bisexualité, amour libre...

Déplier la lettre. « Devant ma fenêtre déluge un bougainvillier rose, ou plutôt rouge sang. *Amor mío*, la séparation est dure mais il faut la vivre bien. Comme les abeilles vont de fleur en fleur, il faut profiter, ainsi va la vie pour toutes et tous, femmes comme hommes. » *Placer*... Chez les républicains on n'aimait pas les prénoms chrétiens. Surtout les anarchistes, je crois, quand les fascistes invoquaient tous les saints de la terre ! Cette femme qui aimait le Pape, elle défendait la République et les droits des femmes. Mais *Placer*, la femme libre, qu'est-ce qu'elle foutait ici en fait, bordel ?

Le soir tombant, arrive sur la terrasse une vieille toute voûtée. Vêtue d'une légère robe-tablier noire et d'un chapeau de paille, elle claudique, s'appuyant sur une canne tout en laissant percer un regard malicieux. C'est le grand qui l'a invitée. Ses parents exécutés par les nationalistes, elle a été élevée par une tante. Elle parle bien l'espagnol, appris chez les sœurs, la voix grailonneuse d'avoir trop fumé. *Sas, nin* (tu sais, petit) ? Les livres étaient rares au village. La *Tía* contait toujours des histoires. L'arrivée des anarchistes, les filles paradaient, les miliciennes organisaient les femmes, les fêtes, les banquets, les chansons... Et la voilà qui se déplie un peu pour se mettre à chanter de sa

voix de gaillon : *Puño en alto mujeres del mundo* (Le poing levé, femmes du monde), en levant elle-même le poing. Le grand homo rigole. La *Tía* chantait toujours ça... mais en chuchotant, avant la fin de Franco. Le grand homo ne rigole plus.

La *Tía* disait. Il y avait un drôle de type appelé « *el boig del port* » (le fou du port), qui s'était fait construire une maison folle, il devait être bourré d'argent. Mais le sort a tourné. Des événements terribles. Au retour des nationalistes, ils ont massacré, mais on a exécuté des fascistes avant. La *Tía* disait toujours que ceux-là, ils l'avaient pas volé. Ben oui, rajouta la vieille, comme *el boig del port* ! Et vous savez pourquoi ? Le *batlle* (maire), il a dit que ce fou, c'était ni plus ni moins que l'assassin de Jaurès. Bien fait alors, pas vrai ?

Je quitte la terrasse. Peine à respirer. Besoin d'air. D'être seul. L'assassin de Jaurès... Mais que foutait-il donc là ? Même pas exécuté en France ? Et *Placer*, elle était au courant ? Et Hélios ? Mais quel rapport, Jaurès, la guerre d'Espagne ? Je bois au robinet. Dévisser le flacon d'Armagnac acheté à l'aéroport. La moitié d'un coup. Ça crame, je vois Jaurès barbu. Encore un coup, les fruits ressortent de l'alcool, je vois Hélios. Je vide le flacon, c'est Hélios avec une femme au fusil.

Nouvelle nuit d'insomnie, ponctuée par la douche, au petit matin, je sais qui appeler. Ma Mamé à moi, en France, elle se lève tôt. Et elle s'écrie : Enfin, tu comprends l'importance de Jean Jaurès, il était temps ! Je la laisse dire. Je traîne toujours les pieds pour l'accompagner à l'anniversaire. C'est le 31 juillet devant le mémorial, au square du Capitole. Elle, elle en rate pas un. « Pour l'apôtre de la paix ! » Elle dit que oui, après la Grande Guerre, on acquitta Raoul Villain, l'assassin qui avait avoué. Il a fini par s'installer à Ibiza, dans une jolie calanque, avec un paquet d'argent probablement refilé par le gouvernement français. Il paraît qu'il aurait été descendu pendant la guerre d'Espagne.

Ouf ! Mon cœur cogne. Je rappelle la vieille d'hier. *Que, nin ?* Je lui reparle de l'histoire du *boig del port*. Elle hurle dans le téléphone : *En qualsevol cas, l'assassí de Jaurès hi ha deixat la pell ! Ja que el tribunal l'havia absolt a Paris, ses dones anarquistes han fet justícia aquí !* ** (En tout cas, l'assassin de Jaurès y a laissé sa peau ! Comme le tribunal l'avait acquitté à Paris, les femmes anarchistes ont fait justice ici !)

Et le cœur continue de cogner. *Placer*... Comment savoir ce qu'elle est devenue, avec ces *mujeres libres*, femmes anarchistes reparties pour Barcelone ? Il y en a qui sont passées en France à la *retirada* (retraite). Mais si ton Hélios n'en a rien su, c'est pas nous qui le saurons ! Il faut vivre avec ça, mon pauvre *nin* !

Vivre avec l'image d'une femme au fusil, splendide, souveraine, femme aimante disparue dans l'Histoire. Repartir, le mal au cœur pour toi, Papé ! Le bougainvillier cascade à la terrasse, plus rouge sang encore au flot du soleil levant. Le même que celui de ta *Placer* ?

* *Les grands cimetières sous la lune*, Georges Bernanos, Ed. Plon 1938.

** Dialogue en Baléare (dialecte catalan) d'après l'aide de Maite Agorreta et Miquel Ruquet.